

La très discrète confrérie des ruisseaux

Un « waders » est une combinaison imperméable à bretelles qui permet de rentrer dans un cours d'eau tout en restant au sec.

Le réveil sonne. Il est six heures du matin. Sous le drap blanc, sa main cherche à éteindre l'appareil qui émet le même son depuis trois mois, deux semaines et quatre jours.

Le petit déjeuner ne lui tire plus aucun plaisir. Il est complet, avec du salé et du sucré, mais sans rien qui ne sorte de l'ordinaire. Il se range sagement au milieu de tous les autres, dans le ventre mou de son classement des petits déjeuners d'hôtel. Un bâillement dessine un rictus sur ses lèvres.

Le soleil est déjà parti à la conquête du ciel, de l'asphalte et de toutes les plantes assoiffées qui attendaient la pluie. Le premier mois, il s'était bien fait attendre. Maintenant, il se lève chaque matin comme s'il n'existait aucune autre alternative. Les nuages sont des souvenirs, les pluies de début de saison un mirage.

Eviter le petit déjeuner commun c'est un geste technique. Il faut avoir la tête de la personne qui n'est pas du matin. Ce n'est pas son cas. Sa tête semble toujours appeler les gens. Dans la rue, dans les magasins, sous l'abribus. Partout, tout le temps. Alors il faut se planquer un peu, pour fuir le bruit du petit matin. Laisser l'air presque seulement tiède faire son chemin sur la peau qui se réveille. La saison a fait naître des réflexes incongrus : sortir dehors, sur le devant de l'hôtel, quel qu'il soit, ou le retour en chambre vitesse rapide. Ce n'est jamais une question d'inimitié pour les compagnons de travail. C'est uniquement histoire de débiter la journée à un rythme qui lui appartient, à défaut d'avoir un quelconque contrôle sur la suite.

Depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, la route se déroule sous son volant. Les cailloux mouillés bossellent le dessous de ses pieds. La fiche d'étiquettes donne la direction. Le GPS dicte l'itinéraire. Son corps est au service de la saison. Il lui suffit de déposer son cerveau et d'enclencher le petit moteur bien huilé des habitudes. Elles sont venues vites, les habitudes. Elles ont grimpé sur son épaule avec une vivacité joyeuse.

Depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, Zora participe à la campagne estivale de prélèvement des cours d'eaux français. Depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, Zora fait partie d'une petite confrérie discrète, inconnue mais pas secrète : l'armée désormais familière et appliquée des préleveurs qui, année après année, retournent demander aux ventres des ruisseaux la confirmation de ce que leurs yeux aiguisés et matinaux leurs apprennent déjà. La planète semble porter une espèce si nuisible qu'elle souille jusqu'aux sources de sa subsistance : son eau.

Depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, chaque matin, minimum quatre jours par semaine, Zora appuie sur l'écran du smartphone pour couper la sonnerie du réveil. La seule chose qui change, c'est l'endroit. Car depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, il n'y a eu aucun réveil qui ne ressemble au précédent. Passer deux nuits au même endroit revêt maintenant de l'exception, et se réveiller dans ses propres draps, lors des jours de repos, remonte à son cerveau comme une anomalie.

Hier, au hasard d'un millièmement de revirement de planning, le téléphone a prononcé les mots « contre-canal », « pêche électrique » et encore « GCE ». La traduction instantanée, dans la tête de Zora, a collé des sous-titres sur l'expérience qui s'annonçait : « quatre heures d'autoroute », « campagne de prélèvements sur grand cours d'eau » et « waders ou bateau à moteur ». Avec cette traduction, tout son corps a frissonné d'avance d'épuisement. La route longue d'abord, avec la position assise. Ensuite, la journée longue, debout au milieu d'un cours d'eau face aux poissons. Ou bien, et ce serait selon, la position précaire, un peu assise mais pas franchement, sur le bateau, avec la lourde charge de la drague à relever des eaux profondes.

Il a été l'heure de partir, pour arriver à l'hôtel avant l'heure du repas du soir et dormir assez pour être en forme pour le lendemain. Les revirements de situations, c'était devenu le quotidien. Comme l'eau des ruisseaux change de chemin à mesure qu'elle s'écoule, la saison s'était déroulée avec ses trous d'eau, ses méandres, ses embâcles et ses crues. A chaque fois, derrière son volant, au travers du pare-brise, ça lui arrachait un sourire satisfait. Vivre une vie au rythme de l'eau, toute l'eau, qui ne cherche qu'une chose : avancer vers l'aval. Le point bas, c'était la quête constante de la flotte. Pour Zora, la constante, c'était la fin du contrat, annoncée pour le début de septembre. C'était acté depuis le début : quatre mois de prélèvements, pour venir en aide à l'équipe en place. Une sorte de petit joker au volant d'un Kangoo deux places. Ça aussi, ça lui arrachait un sourire.

Chaque année, la confrérie s'offrait les services de plus ou moins jeunes satellites, pour faire rentrer dans le si fin fuseau de quatre mois tous les prélèvements commandés par l'Agence de l'Eau. La confrérie avait absolument besoin de ces chiens fous : des humains pleins de ressources, débrouillards et flexibles à l'extrême. Zora n'avait jamais eu la prétention de songer une seconde faire partie de cette petite horde-là. Ça lui était juste tombé sur le coin de la truffe. Ploc. Comme la première goutte de pluie. Depuis, ça faisait trois mois, deux semaines et quatre jours que le Kangoo était sa résidence principale et les trous dans son waders sa principale inquiétude.

Dans le Kangoo, il y avait les deux places devant, et puis derrière un amoncellement de caisses en plastiques, toutes les mêmes. Dedans, des pots en plastiques, tous les mêmes aussi. En plus,

toute un bazar incompréhensible pour les non-initiés. Trois mois, deux semaines et quatre jours plus tard, la présence de tout le fourbi autour des caisses rassurait Zora. Le surber, les bidons d'alcool comme fixateur, les chiffons multicolores, la « mallette physico », les pipettes, les tubes, les brosses à dent jetables, les petites pompes en plastique avec des viroles qui ne fonctionnaient jamais... Tout ce matériel n'avait qu'un unique but : permettre la moisson de fond de lits de tous les ruisseaux. Enfin, en tout cas, tous les pissous plus ou moins pourris qui avaient échus, par appel d'offre, à l'entreprise qui employait Zora. La France est belle, ses cours d'eau font d'elle une pleureuse lorsqu'il pleut et une vieille dame aux rides profondes lorsque la sécheresse s'avance. La confrérie des préleveurs, depuis l'émergence de la volonté de surveiller et améliorer la qualité des eaux de surface, a endossé le rôle minutieux et infini de veiller toutes les veines d'eau plus ou moins claire. Zora se sent faire partie d'un projet foisonnant, infini et inéluctablement répété. Se noyer dans la masse des petites mains qui scrutent le fond des ruisseaux pour lire entre ses lignes lui a semblé être un très bon début de carrière.

Il y a trois mois, deux semaines et quatre jours, il a fallu apprendre les gestes nécessaires à l'assistance d'un préleveur expérimenté. Coller les étiquettes sur les douze pots de plastique. Les ranger dans la caisse de prélèvement. Ranger tous les outils utiles dans la non-poche du wader sans qu'aucun ne se faufile jusqu'à ses genoux voire jusque sous ses pieds. Fermer la voiture, sans perdre les clefs. Dessiner le site, sur la fiche qui porte ses identifiants. Rentrer au fur et à mesure les caractéristiques de chaque pot prélevé, sous la dictée du préleveur, dans la tablette. Trouver de la connexion pour que ladite tablette fonctionne. Rappeler à l'ordre son binôme lorsqu'il manque un détail. Être capable de constater qu'il manque un détail avant de remonter à la voiture, pour éviter d'avoir à redescendre dans le ruisseau chercher ledit détail. Mesurer la largeur et la longueur du site. D'abord au télémètre laser, puis très vite à l'œil, qui s'entraîne comme n'importe quel autre sportif. Remonter les talus avec la caisse de prélèvements pleine et les semelles lisses des waders. Ouvrir la voiture. Remplir chaque pot avec l'alcool. Fermer les yeux pour ne pas voir les petites larves diverses se recroqueviller au contact du liquide. Fixer leur existence pour que, par leur simple présence dans un pot ou un autre, les laborantins puissent rassurer telle ou telle commune française : « votre ruisseau n'est pas en si mauvaise santé, regardez, il y a des *plécoptères* dans le fond de son lit ! ». Rarement vu parent plus contents de savoir qu'il y a des larves d'insectes dans le lit de leurs marmots. Ranger les pots bien propres et relativement secs dans leur grande caisse en plastique. Y coller l'étiquette qui atteste de leur présence. Fermer le coffre. Redémarrer. Mettre le GPS vers le point de prélèvement suivant. Ça, c'était la base de son éducation. Ensuite, il a très vite fallu

broder autour. Raconter des histoires. Ecouter. Faire des blagues. Beaucoup. Pour passer le temps. Pour dédramatiser, aussi. Repérer les emmerdes avant qu'elles n'arrivent. Flairer les assecs, scruter les fines courbes de débits pour repérer les hautes eaux qui rendent un cours d'eau impossible à prélever. Améliorer le planning pour le faire rentrer dans les 24 heures de chaque journée sans faire de croix sur les heures de repos. Faire demi-tour dans des mouchoirs de poche. Conduire dans n'importe quel chemin, sous n'importe quelle météo et avec n'importe quelle playlist. Le plus important, c'est la playlist.

Mais ce matin donc, il est l'heure du contre-canal. Depuis trois mois, deux semaines et quatre jours, Zora sinue sur les routes les plus perdues et trouées de toutes les cambrousses françaises pour extraire quelques larves de libellules du lit de maigres ruisseaux et autres torrents. Ce que le jargon appelle les « petits et moyens cours d'eau ». Mais ce matin, l'échelle a changé. Il s'agit du Rhône. Le fleuve exemplaire, le gigantesque ruban dans le cours duquel quasiment tous les cours d'eau rencontrés jusqu'ici tendent à venir se diluer. Le drain des drains, finalement. Sur son quart de France en tout cas.

Le protocole est en théorie similaire : douze pots à remplir pour ramener au laboratoire un échantillon représentatif des populations d'insectes incubées par le Rhône. La mise en pratique est dantesque : quand il suffit de deux personnes debout sur leurs deux jambes pour prélever un petit cours d'eau (soit un total de quatre guiboles remontant le courant pour ne pas troubler les secteurs à prélever), là il faut un bateau à moteur et son pilote, un préleveur, un assistant préleveur et éventuellement une paire de bras en bonus. Et évidemment la drague. Et elle n'a rien d'érotique, n'en déplaise à son petit nom. Un nom qui en fait des caisses pour ne pas dire qu'elle s'apparente en fait à un vulgaire seau lesté. Seau qu'il faut lancer, trainer au fond de l'eau, puis remonter, avec son contenu puant et dégoulinant. Réussir à remonter dans le bateau l'objet en question, pesant un poids de tous les diables, faute aux limons, graviers, sables et galets accumulés dans son ventre noir. Et ça, ce n'est qu'une des multiples manœuvres à effectuer, le tout en terrain instable, c'est-à-dire sur le fond glissant et trempé d'un petit bateau à moteur.

Le soleil luit de tous ses rayons dans le ciel du Sud lorsque Zora voit apparaître le Rhône. Un corps mouvant, large et puissant, enserré par des digues hautes et sévères. Elles n'ont pas l'air de rigoler tous les jours à supporter le caractère d'un tel voisin. Sur ce secteur, que Zora n'avait jamais vu de sa vie jusque-là, il y a également un contre canal. Une sorte de petit bras du Rhône rachitique, créé de toutes pièces par des mains humaines dont les propriétaires se sont un jour levés en se rêvant « vainqueurs du Rhône ». Les mains avaient réussi. Encager le Rhône et ses sursauts, drainer ses côteaux, contrôler minutieusement toutes ses respirations.

Pourtant, et n'en déplaie à tous les efforts des derniers siècles, Zora subit encore ce face à face magnétique avec le titan rhodanien. Géant flegmatique, il court vers l'aval et son delta. Traverser enfin sa Camargue pour aller s'acoquiner avec les eaux salées de la Méditerranée. Finir sa course en beauté, sous un soleil cuisant et pour unique nuage celui des moustiques qu'il biberonne avec application. Le Rhône est un vieillard français comme un autre finalement : il vise la retraite au soleil.

Trois mois, deux semaines et quatre jours après le top départ de sa première saison dans la confrérie, après plus de 10 000 bornes dévorées pour remplir ses éternels douze petits pots de plastique, Zora plonge son regard dans l'eau noire du fleuve. Le flux incessant semble sonder son âme, vouloir lui raconter l'histoire de chaque grain de limon qui descend des Alpes, à la conquête de la mer. Le corps dompté du fleuve - pour lequel les institutions s'inquiètent de milliers de paramètres tout au long de son tracé - clapote calmement devant les yeux de Zora. Le bruit du moteur du bateau rugit soudain dans son dos. Il faut s'extirper de cette contemplation pour enjamber le rebord de l'embarcation et partir patiemment cuire au soleil, au-dessus des six à sept mètres de fond du géant, pour noter avec application la position et les caractéristiques des prélèvements, pot après pot. Entre ça et marcher pendant des heures sur le fond du contre-canal, de l'eau quasiment jusqu'aux aisselles, pour pêcher et compter des poiscailles, le choix s'était fait tout seul quelques dizaines de minutes plus tôt et sans vraiment lui demander son avis :

« Pas de pêche électrique en waders troués ! Sinon, tu prends le jus et c'est un peu chiant, à la longue. »

Le fer de lance de la confrérie, sans nul doute, ce n'est pas la poésie. C'est le pragmatisme.